

Porcherie

Les temps avaient changé, à présent ils ne tuaient pas, ils te désignaient juste du doigt, et cela suffisait. Ensuite, constituant un cercle qui sans cesse se resserrait, peu à peu ils t'approchaient, toi tu te reculais, tu étais acculé contre le mur, jusqu'à ce que, désespéré, toi seul tu ouvres un trou pour t'y fourrer.

Et lorsque le cercle se défaisait, à ta place se tenait un autre, monsieur absolument adorable.

Captivité

Même si toute ma vie je me suis dépêché, la nuit toujours m'a pris au dépourvu, ou bien je ramassais les feuilles de l'automne, elles ont un sort mystérieux qui nous dépasse et en général les sentiments humains ne montent pas haut, tout au plus parvient-on jusqu'à la guillotine, ou du moins la fenêtre d'une femme aux cheveux rouges, et je dis rouges parce que j'aime l'avenir, comme aussi les pharmacies la nuit ressemblent à des issues fantastiques et les poètes rêvent de fêtes romaines ou ils refusent de mourir, pour le reste d'habitude je me brûle, et ainsi j'hiverne mieux, ou bien dans les maisons d'où l'on me chassait je laissais toujours derrière la porte une hache.

Mais mes meilleurs moments sont le soir lorsque j'ouvre la fenêtre et laisse libres les beaux oiseaux chanteurs que j'entraîne en ces heures interminables de la captivité.

EMBUSCADE

Le soleil se couchait derrière la caserne, les mendiants cherchaient un peu d'eau, mais toutes les cruches étaient renversées dans la ville de Cana, les femmes s'en allaient en pleurant dans le jaune du crépuscule, et moi, pourchassé, je partageais mon vin sur la colline avec des larrons et des faux témoins, tandis que la croix déjà mordait le bord de mon manteau.

Qui aimer ? À qui me confesser ? Dieu seul peut se vanter de m'avoir entendu me plaindre, j'ai bu toute la boue du cloaque où l'on m'a jeté, mes boyaux sont devenus les routes où passent les chars du triomphe, j'ai ôté mes ailes pour les accrocher à la vieille qu'on enterrait toute seule à part un moineau sur l'arbre voisin, avec une vieille cassette pleine de cendres — souvenez-vous de moi quand viendra l'heure.

Des ouvrages de prisonniers séchaient dans la cheminée, l'automne avait vidé les champs, j'entendais le pas des rouliers avalant le foin volé.

Alors j'ai vu la grande estrade où je devais monter, sans savoir à quelle fin : être couronné roi, ou rouler dans le panier, tête coupée.

GARE DÉSERTE

À peine mort, je sortis du grand miroir de la maison de famille, le crépuscule était furieusement familier, Terèsa chantait la vieille chanson des gares qui perdant la tête suivent les trains, et moi ne sachant où aller je me suis endormi aux mains des aveugles, qui pourtant allumaient la lampe,

c'était une sombre époque, des drames se jouaient sans bruit sur les ponts, des brancardiers couraient et sur les brancards gisaient les grands soupirs d'anciennes insurrections,

quand j'arrivai enfin à la gare, tous étaient partis, j'avais si peur qu'à peine touché je me serais fissuré, laissant voir Dieu, à l'étage au-dessus habitaient les F. et nous ne devons pas faire de bruit, car la vieille dame avait la fièvre et ma mère qui la servait avait appris à voler pour ne pas salir le tapis,

on fit même venir le surveillant pour témoigner, mais il n'y avait aucune preuve, car l'ancienne cloche de l'école était encore plus loin que les morts et le charretier de mon enfance dehors frappait désespérément les quatre chevaux pétrifiés.

(Visiteur nocturne)

LA VÉRITÉ PUNIE

Toute ma vie aurait pu tourner autrement, mais j'avais beaucoup fatigué les anges dans mon enfance et devais maintenant partager les chrysanthèmes avec les autres condamnés — aussi me suis-je laissé convaincre d'accepter le cadeau de la tante fortunée : une place dans le caveau de famille, sauf que dès lors j'ai été impatient, préoccupé bien sûr des derniers mots (lesquels, je n'ai jamais su) d'Isidore Ducasse, frère de ma triste jeunesse, grand poète, qui vénérât les terreurs enfantines de la nuit et qui mourant ne trouva pour son sommeil qu'une immensité réduite et plus tard quand on m'a chassé, que je suis sorti par la porte le soir tombait et la première étoile est apparue tel un petit heurtoir de l'infini et j'ai frappé — depuis le rêve n'en finit plus.

Pourtant le soir

Et nous voilà arrivés ici

Sans bagages

Mais avec une si belle lune

Et moi j'ai rêvé un monde meilleur

Pauvre humanité, tu n'as pas pu

Écrire encore même un chapitre

Telle une planche d'un triste naufrage

Voyage notre vieux continent

*

Pourtant le soir que suavement

la terre embaume

*

Bien sûr il a aimé

les idéaux de l'humanité

mais les oiseaux

ont volé plus loin

*

Monde dur, sans cœur,

qui n'a jamais ouvert un parapluie

au-dessus de l'arbre qui se mouille

*

Pourtant le soir que suavement

la terre embaume

*

Ensuite ils ont découvert la boussole

pour tuer aussi ailleurs

et l'avidité

pour rester morts pour toujours

*

Pourtant lorsque le soir tombe

une flûte quelque part

ou un astre plaide

pour toute l'humanité

*

Pourtant le soir que suavement

la terre embaume

*

Lorsque je reste dans ma chambre,

me viennent de brillantes idées

Je porte la veste de mon père

et ainsi nous sommes deux,

et si parfois on m'entendait aboyer
c'était pour donner
une allure de campagne à la chambre

*

Pourtant le soir que suavement
la terre embaume

*

Un jour nous rendrons justice
avec un astre ou un jasmin
comme une chanson qui lorsqu'il pleut
prend le parti des pauvres

*

Pourtant le soir que suavement
la terre embaume !

*

Donne-moi ta main...
Donne-moi ta main

*

Tassos Leivaditis